



HAL
open science

Penser le langage : à propos de l'écriture chez Le Clézio

Mohammed Benjelloun

► **To cite this version:**

Mohammed Benjelloun. Penser le langage : à propos de l'écriture chez Le Clézio. Image, rythme, traduction : Mélanges offerts à la mémoire de Nebil Radhouane, L'Harmattan, pp.209-217, 2020, 978-2-343-19350-2. hal-02877017

HAL Id: hal-02877017

<https://hal.science/hal-02877017>

Submitted on 26 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser le langage : à propos de l'écriture chez Le Clézio

Mohammed BENJELLOUN

Introduction

Ce qui marque les premières œuvres de Le Clézio, c'est cette inquiétude caractéristique de toute une génération d'écrivains causée par une défiance, ou plutôt une méfiance, dont fait l'objet la pratique même de l'écriture. La littérature pourrait-elle quelque chose contre la misère humaine ? Ecrire est-il encore un acte socialement correct ? Est-il décent de raconter des histoires ? La parole dévoile-t-elle fidèlement nos pensées ? Sujet à ces doutes, Le Clézio publie, parallèlement aux récits, des essais où se développe sa propre vision du monde, sa conception de l'écriture, de ses dilemmes, de ses limites. Ce sont *L'Inconnu sur la terre*, *L'Extase matérielle* et *Haiï*, textes sans lesquels nous croyons assez difficile l'accès à l'œuvre dans son intégralité.

Cette contribution est une tentative d'explication du cheminement de la réflexion tourmentée de l'auteur concernant cette problématique. Nous y soulignerons les principales réponses aux questions que pose la pratique de l'écriture en particulier, et de la littérature en général.

La parole et le monde exprimé

Selon Le Clézio, lorsque la parole prétend extérioriser une pensée, elle ne fait qu'approfondir cet écart originel qui existe entre l'idée, dans son absolue pureté, et le signe qui l'inscrit dans la langue. Dans son aspiration à communiquer, le langage crée des liens, fait concevoir des enchaînements, note des analogies ou des différences. En somme, il introduit des faits rationnels et une procédure d'organisation. Or, ni le réel dans son extériorité fondamentale, ni l'univers intérieur des sens, des sensations et des émotions ne sont soumis *a posteriori* à ces lois tout artificielles. L'auteur souscrit également à la thèse qui postule que l'homme utilise le langage comme instrument d'analyse et de savoir, mais sans se rendre compte qu'il se laisse paradoxalement enfermer dans ce langage. L'*homo sapiens* erre ainsi dans le labyrinthe des mots et se condamne à n'être jamais qu'à la surface des choses. Toute tentative de neutraliser la parole est fatalement vouée à

l'échec, toute prétention de communication fidèle est un acte de falsification, une farce où l'on se prend vainement au sérieux. Et ne pas reconnaître cette tragédie, c'est se mentir et duper les autres. Dans les premiers écrits de Le Clézio, l'écrivain apparaît fréquemment comme un colporteur de mensonges et un détestable mystificateur.

Les rapports que la pensée entretient avec le langage et avec le monde définissent de ce fait une série de questions que l'écriture leclézienne cherche à poser de tous les points de vue. Le langage a-t-il les moyens adéquats lui permettant de traduire, sans la falsifier, sans l'altérer, notre pensée ? Suffit-il à décrire ou à exprimer le gigantesque enchevêtrement du monde, des objets et des phénomènes du réel ? Peut-il être dépassé, refait, ignoré, ou même réinventé ? Quelle en doit être la matière physique ? Quelle en est l'essence première ? Les premières œuvres de cet auteur veulent apporter des éléments de réponse à certaines de ces questions primordiales et essentielles. Elle pose aussi de nouvelles questions, permettant de réviser nos acquis en matière de connaissance par la langue.

Parole et silence : les mots n'ont pas d'objets

L'un des avantages des peuples dits « primitifs » est d'avoir compris que la parole se définit comme élément d'identité, masque et marque d'appartenance au groupe, parce que devenue biologiquement nécessaire. Les systèmes logiques, dont on dit que le langage les révèle ou les développe, sont les créations de l'homme occidental, civilisé et rationnel. Dans *Le Livre des fuites*, Le Clézio raconte une anecdote qui montre jusqu'à quel point, le Huichol a assimilé cette fonction représentative de l'univers des signes. Beaucoup plus qu'un moyen de communiquer, la langue affirme une manière d'être, une modalité d'existence au sein de la communauté parlante. Un Huichol est purement et simplement incapable de comprendre qu'il puisse y avoir une différence entre les choses et les signes qui les désignent. La langue primitive parvient à traduire « parler » et « choses » en « niuki » et « pinné », mais ne conçoit absolument pas l'opportunité de les séparer. L'enfant à qui le touriste (ou l'anthropologue) demande de traduire *Les Mots et les choses* prononce des mots magiques qui donnent naissance à ces deux entités. Quand le voyageur les répète, il se couvre de ridicule : seul un Huichol possède ce pouvoir intrinsèque parler en Huichol. Ceux qui ne parlent pas cette langue utilitaire ne parlent pas, n'ont rien dit. Ils ont émis des sons, pas plus. Le Clézio commente :

« Cette fermeture de la langue est agressive. Elle est une fuite. Mais elle est la direction même du langage. Ne parle pas qui veut. Parle celui qui a reçu, par sa naissance, l'autorisation implicite de la communauté parlante. L'opposition est simple, et donne la preuve de l'intransgressible secret : ceux qui ne parlent pas huichol sont des muets. Leur langage étranger ne saurait être une autre modalité de l'expressible ; il n'est fait que de bruits (...) le langage huichol n'est pas un système de signification. Il est un système religieux, politique, familial. Comme

tous les véritables liens, ceux de la famille ou ceux de la foi, il ne s'acquiert pas. Il est magique »³⁹⁶.

Ainsi, au sein de la parole, il faut distinguer deux attitudes : le « langage étranger » fait de bruits inutiles et le « langage élémentaire »³⁹⁷, plus proche de la magie et du silence que de la raison, un langage physiologique dont les Indiens reconnaissent intérieurement les éléments. L'idée que le mutisme soit naturel procède, chez ces peuples, de celle d'une magie de la parole.

Le Clézio puise dans cette sacralité de la parole l'idée qu'elle est aussi une malédiction :

« Il y a chez tous les indiens ce sentiment (...) de la culpabilité du langage. L'Indien sait quel est ce terrible privilège, il le redoute autant qu'il en est fier. Les animaux, les choses ne parlent pas. Autrefois, ils parlaient. Tout le monde parlait, même les pierres. Puis quelque chose a rompu l'équilibre »³⁹⁸.

Le langage élémentaire, celui qu'on utilise par besoin, serait la concrétisation d'une rupture qui aurait eu lieu dans le passé et dont les objets garderaient des souvenirs inaltérables. Dans le silence, qui n'est pas forcément une absence de parole, on pourrait alors reconnaître aisément ce monde qui nous entoure. Le Clézio note que « le silence permet tout. Le silence n'est pas magique. Il est animal, végétal, élémentaire. Il est terrien »³⁹⁹.

Il faudrait donc trouver le moyen de faire le silence autour de soi, écouter ce que disent les choses. Mais dans l'impossibilité de réintégrer le monde du silence, l'homme doit refuser que la parole soit autre chose qu'une fermeture sur son propre système. Faute de retrouver le langage-magie, il est urgent de concevoir le langage comme clôture, « ces mots que j'aime ainsi, quand dépouillés de toute fantaisie, ils n'ont de signification que dans le système lexical, par rapport à d'autres mots »⁴⁰⁰.

Les choses n'ont pas de noms

Le langage vrai n'a donc pas d'autres fonctions en dehors de celle de signifier un acte d'appartenance, de présence au sein du groupe, de présence au monde. Il est une conscience d'être. Il est fait de mots dont chacun « comme un clou, devrait me permettre un peu plus durablement cette toile »⁴⁰¹. Parler, c'est être.

Il faudrait ensuite reconnaître une première vérité, une vérité durable : « la beauté de la vie, l'énergie de la vie ne sont pas de l'esprit, mais de la

³⁹⁶ *Le Livre des fuites*, Paris, Gallimard, 1969, p. 254.

³⁹⁷ *L'Extase matérielle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 42.

³⁹⁸ *Haï*, Skira, 1971, p. 30.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁰⁰ *L'Extase matérielle*, p. 42.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 41.

matière »⁴⁰². Toute l'harmonie de l'existence en dépend, puisque le langage ne sera plus qu'une simple extériorisation de cette énergie. Étant donné que « c'est le réel qui donne naissance à l'idée », et non pas l'inverse, prétendre retrouver ce réel dans les mots, qui sont des projets d'idées, des idées à l'état embryonnaire, est une erreur de l'homme blanc. La vérité, « toujours au-delà de l'intelligible », toujours « plus loin que le temps, plus loin que la connaissance »⁴⁰³, n'a pas besoin des mots de la raison. Elle est à vivre, à reconnaître dans ses manifestations matérielles les plus brutes. D'où un paradoxe et une tragédie : la pensée embrasse le réel et se retourne sur elle-même pour le reconnaître, et en même temps, elle veut rompre ce lien et prendre corps dans le langage. La parole organisée, que nous opposerons désormais à la parole organique, ne peut que se mouvoir dans ce cercle vicieux, fermé : elle est condamnée à ne pas avancer. L'analyse, les découpages, les structures raisonnées, les systèmes donnent l'impression d'un progrès, mais celui-ci est inaccessible, du moins tant qu'il s'appuie sur les mots, ces bruits futiles : « De plus en plus, il m'apparaît que l'analyse est illusoire. Elle ne permet pas d'approcher. Elle ne permet pas de connaître... pour connaître il faut la dépasser »⁴⁰⁴.

Cette énergie, cette joie ou cette angoisse ne parviennent pas parfois à trouver les mots qui les expriment, pour la simple raison qu'il n'en existe pas et qu'il est absurde de les rechercher. Un aveu d'impuissance découle de ce drame : « Je n'ai, pour approcher ma vérité, que les pauvres instruments de l'intuition et du langage »⁴⁰⁵.

Cependant, cette impuissance est acceptée avec une lucidité héroïque. Parce qu'on ne prétend plus cheminer dans le monde en se berçant de l'illusion de l'expressivité du langage comme intelligence et moyen de reconnaissance, on peut se contenter des systèmes langagiers. On se donne ainsi la chance de quelques heureuses rencontres, et « ces outils me suffisent. Leur pauvreté en certitude est richesse en hasard »⁴⁰⁶.

La raison cède la place à d'autres vérités, plus puissantes, plus authentiques, plus riches car désorganisées, désordonnées :

« Si mes outils ne sont pas rationnels, du moins les émotions qu'ils me procurent me permettent de zigzaguer, mi-plaisir, mi-peine, dans le territoire inconnu de ma conscience »⁴⁰⁷.

Il y a donc cette aliénation à subir, celle d'un langage qui tourne autour de lui-même, qui se mord la queue, qui s'autodétruit, se désagrège, très naturellement, générant des paradoxes effrayants :

⁴⁰² Ibid., p. 47.

⁴⁰³ *Le Livre des fuites*, p.148.

⁴⁰⁴ *L'Extase matérielle*, p. 101.

⁴⁰⁵ Ibid., p. 108.

⁴⁰⁶ Ibid., p. 108.

⁴⁰⁷ Ibid., p. 108.

« Ce qu'il y a sans doute de plus terrible dans la condition sensuelle : vouloir connaître une vérité qui ne soit pas extra-humaine avec les instruments humains. Faire la preuve de la preuve. Toutes les erreurs, tous les dangers sont possibles »⁴⁰⁸.

Si l'anéantissement du langage correspond à celui de l'homme, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce soit par nécessité :

« Le langage meurt en même temps que l'homme : c'est qu'il n'est ni plus ni moins, qu'une parcelle de sa chair »⁴⁰⁹.

« Un livre, à quoi ça sert ? »

Selon Le Clézio, la matière du langage est troublante, pour ne pas dire affolante : à tout moment, l'écriture menace de devenir écriture d'elle-même. L'écrivain possède ce don unique de pouvoir échapper parfois au temps de sa propre action, de se voir en train d'écrire et d'écrire cela :

Cette vision s'exerce d'abord sur la fonction du signe écrit. Dans *Le Livre des fuites*, par exemple, les passages « autocritiques » qui émaillent le récit principal apparaissent comme autant de moments privilégiés d'une activité métalinguistique libératrice, salutaire. L'écrivain, faiseur de paraboles, mystificateur invétéré, est sans cesse interpellé. Un écrivain, toujours plus lucide, toujours plus vigilant, se voit en train de (se) juger et de (se) dénoncer. Il est persuadé de la gratuité de l'acte de raconter des histoires. « Pourquoi continuerai-je ainsi »⁴¹⁰, s'interroge-t-il juste au moment où une intrigue commence à se nouer. Et, quelques pages plus loin : « est-ce que ça valait vraiment la peine d'écrire tout ça ? Je veux dire, où était la nécessité, l'urgence de ce livre ? »⁴¹¹.

Au fil des interrogations, l'aveu de l'échec ne tarde pas à se manifester, de se préciser. Celui qui croyait avoir pu capturer le sens par le biais des mots et des phrases se rend compte de son erreur. Il s'exclame : « créer la vérité ! Inventer de la réalité ! Comme si c'était possible »⁴¹².

Affirmer, lorsqu'on est écrivain, posséder la réalité de la pensée, lui donner son corps idéal, est une mesquine imposture :

« La pensée est si vaste que personne ne la reconnaîtra jamais. La pensée est si éloignée, qu'elle jaillit si vite et si fort qu'on ne la réduira pas aux gribouillis sur les papiers et sur les murs. Il faut arrêter l'analyse, maintenant »⁴¹³.

Le drame de l'écrivain est d'être amené à exprimer linguistiquement des réalités qui n'ont rien de verbal. Certaines choses résistent au dire. Le monde

⁴⁰⁸ Ibid., p. 201.

⁴⁰⁹ Ibid., p. 201.

⁴¹⁰ *Le Livre des fuites*, p. 41.

⁴¹¹ Ibid., p. 54.

⁴¹² Ibid., p. 55.

⁴¹³ *L'Extase matérielle*, p. 264.

rapide, riche, insaisissable, confus, ne peut être cerné par quelques gribouillis :

« Ce qui me tue, dans l'écriture, c'est qu'elle est trop courte. Quand la phrase s'achève, que de choses sont restées au-dehors ! Les mots m'ont manqué. Ils ne sont pas allés assez vite. Je n'ai pas eu le temps de frapper partout où il aurait fallu, je n'ai pas eu assez d'armes »⁴¹⁴.

La perversion de l'écriture, le faux roman, la fausse littérature, les parodies, les pastiches les allusions prennent chez Le Clézio une importance toute particulière : il s'agit de désigner les limites du langage dans le roman, de dénoncer le romanesque, la fiction. L'entreprise de démystification commence par des montages qui en font sentir la présence et l'extériorité. Elle pointe les paradoxes et les failles et trouve son aboutissement dans le « livre blanc »⁴¹⁵, déconstruction effective de l'écrit.

Mais quand elle a pour objet de se représenter en propre, l'écriture peut se dire sincère, efficace. Dans les premiers romans de Le Clézio, cette dimension de l'écrit devenu sujet et objet se manifeste dans plusieurs passages. Les frontières du récit éclatent et il devient impossible de séparer le narrateur de l'auteur. Le Clézio va même jusqu'à injecter dans le corps du roman les passages qui en racontent la genèse :

« J'ai déjà écrit des milliers de mots sur les grandes feuilles de papier 21 x 27. J'écris serré, en appuyant très fort le crayon à bille, et en tenant un peu les feuilles de travers. Sur chaque feuille, j'écris en moyenne 76 ou 77 lignes. A raison de 16 mots par lignes environs, j'écris donc 1216 mots par page. Pourquoi continuerai-je ainsi ? Cela n'a aucun sens, et n'intéresse personne »⁴¹⁶.

L'acte d'écrire, transformé en moment à écrire, exerce sur l'écrivain une fascination considérable, mais ne fait pas perdre de vue le drame de l'écriture : elle ne sert à rien, « elle ne fait pas le poids » devant le réel. La complaisance est consommée, lorsque, détaché de soi, le sujet écrivant se voit écrivant, observant le cheminement des signes où quelque chose se met soudain à vivre, à signifier :

« Écrire, ça doit sûrement servir à quelque chose. Mais à quoi ? Ces petits signes tarabiscotés qui avancent tous seuls, presque tous seuls, qui couvrent le papier blanc, qui gravent sur les surfaces planes, qui dessinent l'avancée de la

⁴¹⁴ *Le Livre des fuites*, p. 267.

⁴¹⁵ Ruth Holzberg, *L'Oeil du serpent : La Dialectique du silence dans l'oeuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio*, Sherbrooke, Naaman, 1981, p. 11 : « Les figures de rhétorique, la composition des textes et les commentaires à l'intérieur du roman créent en même temps une certaine ambiguïté qui efface même la fiction présentée et qui mène de plus en plus vers le livre blanc. Il s'établit ainsi un certain silence à travers les mots grâce aux constructions stylistiques ».

⁴¹⁶ *Le Livre des fuites*, p. 41.

pensée. Ils rognent, ils ajustent, ils caricaturent. Je les aime bien, ces armées de boucles et de pointillés. Quelque chose de moi vit en eux »⁴¹⁷.

Des mots aux choses : l'impossible vérité de la fiction

On le voit, la thématique de la fermeture du langage chez Le Clézio articule une prise de conscience fondamentale : l'écriture vit dans sa propre substance, en dehors de sa propre réalisation en tant que telle. En revanche, l'idée d'un arbitraire du signe tend à se nuancer, lorsqu'au sens des mots — illusoire du reste — on peut substituer l'esthétique du signe dessiné. On trouve dans « Mondo » une très belle page consacrée à l'apprentissage de l'écriture par un petit enfant. Dans les lettres de l'alphabet, le personnage perçoit le son, quelques significations élémentaires, mais il est fasciné par les dessins que ces signes permettent de réaliser :

« Il [un vieil homme] parlait du A qui est comme une grande mouche avec ses ailes repliées en arrière ; de B qui est drôle, avec ses deux ventres ; de C et D qui sont comme la lune, en croissant et à moitié pleine, et O qui est la lune tout entière dans le ciel noir. Le H est haut, c'est une échelle pour monter aux arbres et sur les toits des maisons ; E et F, qui ressemblent à un râteau et à une pelle, et G, un gros homme assis dans un fauteuil ; I danse sur la pointe de ses pieds, avec sa petite tête qui se détache à chaque bond, pendant que J se balance ; mais K est cassé comme un vieillard, R marche à grandes enjambées comme un soldat, et Y est debout, les bras en l'air et crie : au secours ! L est un arbre au bord de la rivière, M est une montagne ; N est pour les noms, et les gens saluent de la main, P dort sur une patte et Q est assis sur sa queue ; S, c'est toujours un serpent, Z, toujours un éclair ; T est beau, c'est comme le mât d'un bateau, U est comme un vase. V, W, ce sont des oiseaux, des vols d'oiseaux ; X est une croix pour se souvenir »⁴¹⁸.

Mais ce jeu qui consiste à s'enfermer dans le langage pour en reconnaître la vraie nature peut aussi se transformer en cauchemar, lorsqu'on ne sait pas en sortir. Dans *Le Procès verbal*, l'exercice des signes nous révèle que la parole la plus anodine contient déjà les facteurs de son propre désagrément. Entre le langage qui n'est plus que dessin et le langage qui n'est que l'analyse déconstructive d'un autre langage, donc sa simple

⁴¹⁷ *L'Extase matérielle*, p. 105.

⁴¹⁸ *Mondo et autres histoires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1978, p. 61. Le Clézio a-t-il lu ce texte (une lettre de Victor Hugo, datée du 24 septembre 1839), où l'on retrouve un exposé de la théorie en question ? Le texte est trop long pour qu'on songe à le reproduire en entier : « Toutes les lettres ont d'abord été des signes et tous les signes ont d'abord été des images (...) A, c'est le toit, le pignon avec sa traverse, l'arche, arx ; ou c'est l'accolade de deux amis qui s'embrassent et se serrent la main ; D, c'est le dos ; B, c'est le D sur le D, le dos, sur le dos, la bosse ; C, c'est le croissant, c'est la lune (...) L, c'est la jambe et c'est le pied ; M, c'est la montagne (...) Q, c'est la croupe avec la queue (...) S, c'est le serpent (...) U, c'est l'urne ; V, c'est le vase (dé là vient qu'on les confond souvent) (...) Z, c'est l'éclair, c'est Dieu (...) », *Œuvres inédites : Voyages*, Paris, Charpentier, 1891, pp. 65-66. On ne peut s'empêcher de penser ici au fameux sonnet des « Voyelles » d'Arthur Rimbaud.

restitution verbalisée, il n'y a qu'un pas à franchir. L'absurdité est énorme lorsque les systèmes viennent parasiter la communication de nos idées. Parler devient impossible :

« Il suffit que tu dises, "Quelle heure est-il ?" pour que je traduise : Quelle, interrogation de spécificité (...) Heure, le temps, notion abstraite, est divisible en minutes et en secondes (...) est ? L'existence; encore un mot, un anthropomorphisme par rapport à l'abstrait (...) Il, est la généralisation du concept mâle à une notion abstraite, le temps (...) Et toute la phrase a rapport à une histoire de temps. Voilà. Quelle heure est-il ? »⁴¹⁹.

La pratique du langage conduit perpétuellement à des impasses : nécessité de parler, mais authenticité du silence ; absurdité et défaillance des systèmes rationnels des langues face à la vérité irréductible et intransgressible du monde ; impossibilité de dénoncer l'absurdité de l'écriture en dehors de l'écriture ; beauté du signe dessiné mais laideur du signe que la parole transforme en bruit.

Tout est-il alors terminé ? Faut-il arrêter d'écrire et « tenter de vivre » ? L'issue est entrevue par Le Clézio dans les termes d'une conception du « langage élémentaire ».

Des choses aux mots : le voyage du verbe

Aller des mots aux choses, c'est-à-dire croire possible une prise linguistique sur le monde, c'est ignorer l'essence de la vie. Le non-sens est l'œuvre lorsque, enfermé dans le langage rationnel, alourdi de systèmes, on part à la conquête du multiple et de l'irrationnel. Aussi, à l'intelligence commune, performante, est-il nécessaire de préférer une intelligence plus immédiate, plus spontanée, primordiale, cette intelligence qui plonge dans la matière et reçoit d'elle sa signification et sa signature, voire sa légitimité. C'est une langue plus pure :

« Si le langage n'est fait que de mots, il n'est rien du tout. Quelques bruits avec la bouche, quelques gestes, quelques silences : ce n'est pas une musique. Mais quand dans les mots viennent la danse, le rythme, les mouvements et les pulsations du corps, les odeurs, les regards, les traces tactiles, les appels... alors on est dans le langage, dans sa beauté, et il n'y a plus rien de muet, ou d'insensé »⁴²⁰.

Cette langue-action, Le Clézio l'appelle de ses vœux. Selon lui, elle émane de la lumière, des couleurs, des formes ; elle reçoit son rythme, ses inflexions du rythme et des inflexions de la matière. C'est en elle que vivent les impulsions du corps et les vibrations de l'esprit, les émotions et les désirs. C'est elle qui demeure lorsqu'on enlève les mots, qui sont des

⁴¹⁹ *Le Procès-verbal*, Paris, Gallimard, 1963, pp. 55-56.

⁴²⁰ *L'Inconnu sur la terre*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 87-88.

cadavres d'idées. Nous ne pratiquons pas le langage, c'est plutôt le monde qui parlerait en nous :

« Les mots ne veulent pas détruire ce qu'il y a devant nos yeux. Ils répondent aux autres mots, aux vrais mots originels, qui sont dits par la voix du monde »⁴²¹.

Mais pour entendre cette voix qui raconte le voyage de l'être vers la matière, il faudrait rompre avec la langue utilitaire, celle que les hommes ont inventée pour dominer :

« Les mots des hommes, les interdits, les maximes, je m'en défais, ce n'est pas difficile. Mais c'est pour mieux entendre cette autre voix qui parle continuellement dans le monde. Les rochers, les arbres, les vagues de la mer, les cailloux des plages disent quelque chose de bien plus fort. Quelque chose qui relie directement mon âme à la matière, qui bouge en moi, qui ouvre la mémoire (...) Le monde n'est plus lointain (...) Ce qu'il dit, comme cela, avec la lumière, l'air, la mer et les collines mauves, avec les villas blanches, les oliviers, les palmiers, avec les routes, les ponts, les docks, ce qu'il dit est aussitôt en moi, comme si j'étais transparent »⁴²².

Ce « voyage du verbe »⁴²³ définit l'une des étapes les plus importantes de cette fusion avec la matière dont Le Clézio nous dit qu'elle est salutaire.

Conclusion

On n'aura pas manqué de le constater, la conception de Le Clézio concernant le langage est bien clairement formulée dans certains de ces premiers essais, mais aussi dans quelques fragments de son œuvre de fiction. Cette conception repose sur la notion de « langue-origine », la seule à autoriser la saisie de quelques fragments du réel. C'est une langue travaillée par le chaos qui est aussi la marque du monde, son identité profonde. Il suffit donc que l'on la plie aux exigences de la raison, aux règles de sa mise en écriture pour qu'elle évolue loin de la vérité, se transforme en bruits insignifiants. Prétendre exprimer le réel est une supercherie, un leurre. C'est prétendre appréhender le désordre, la violence, l'incommensurable puissance de ce qui nous identifie en le soumettant à quelques lois. Il ne s'agit pourtant pas d'une démission du langage, mais sa prise en tant que tel, apte à se dire et faisant ainsi surgir des sens différents.

M.B.

Mohammed Benjelloun est Professeur des Littératures française et francophone, Maroc, El Jadida, Université Chouaïb Dokali ; Directeur du département de langue et de littérature françaises ; membre permanent du laboratoire d'Etudes et de Recherches sur l'Interculturel" (LERIC).

⁴²¹ *Ibid.*, p. 113.

⁴²² *Ibid.*, p. 137.

⁴²³ *L'Extase matérielle*, p. 173.